

## LE MYSTÈRE PASCAL ET L'HOMME D'AUJOURD'HUI

« **S**i le mystère pascal n'est que symbolisme, typologie biblique, mystère de l'eau (dans une cuve) et de la lumière (avec des cierges), peut-on y intéresser l'homme de l'électronique, des grands barrages, de la fusée interplanétaire et de la décolonisation ? »

Vous en êtes témoins : c'est sous cette forme provocatrice que le P. Roguet a présenté, dans le programme que vous avez entre les mains, la communication de ce soir. Ainsi a-t-il confirmé son talent à empêtrer dans les fils d'une question naïve un imprudent rapporteur condamné à se débattre pendant vingt minutes sous vos yeux, à la manière d'un jeune chat pris dans les nœuds d'une pelote de laine. Si, malgré l'âge, nous nous laissons prendre au piège, notre plaidoyer s'établirait de lui-même en trois points, dont le premier et le dernier au moins ne réserveraient guère de surprises. Après avoir démontré, en effet, avec force arguments, à quel point l'homme de 1961 est tragiquement dépaysé par l'anachronisme de notre vigile pascale, il faudrait bien de toute façon en arriver à conclure, pour l'honneur de ce Congrès et la paix de nos consciences, qu'en dépit des apparences aucune liturgie ne demeure plus actuelle. L'embarrassant, ce serait la seconde partie, celle qui permettrait d'opérer la volte-face. Mais le P. Roguet pense sans doute que si quelqu'un est chargé de prendre la parole, c'est bien aussi pour qu'il invente quelque chose...

Nous éviterons, autant que possible, de donner dans le panneau. Ce qu'il faut affirmer dès d'abord, en effet, c'est que le problème véritable ne se pose pas sous la forme troublante et astucieuse où il a été soulevé.

## I

Prêtres de paroisse, nous imaginons souvent dans nos rêves, qu'un homme de la rue, étranger à nos dogmes, a franchi d'aventure — est-ce toujours une aventure ? — la porte de notre église. Pourquoi cette visite ne se produirait-elle pas la Nuit de Pâques ? C'est à cet inconnu qu'il nous arrive de songer, tandis que s'accomplit la liturgie annonciatrice de la Résurrection : puissions-nous le toucher, au moins ne pas le décevoir par l'énigme de notre langue, notre rappel d'un passé lointain et singulier, l'ésotérisme des rites, bref par la vieilleries de la célébration ?

Pourtant il faut y regarder de plus près. Nos assemblées de prière ne sont pas des réunions d'initiation : la pastorale du catéchuménat des adultes vient de nous rappeler utilement cette vérité première. Elles sont destinées essentiellement à des hommes qui confessent le Seigneur et qui viennent ensemble vivre leur foi. Tout au plus, peuvent-elles permettre à certains croyants qui s'ignorent, de se reconnaître. *Attendre des signes liturgiques qu'ils parlent au premier venu qui ouvre les yeux sur eux, ce serait oublier qu'ils tiennent leur sens du Mystère du salut.* Ils ne renvoient au monde de la Mort et de la Résurrection que parce que celui-ci les a suscités et établis. Les eaux du Gange prennent une autre signification et revêtent une toute autre puissance pour les foules hindoues qui s'y plongent ou pour le catéchumène chrétien qui par hasard y recevrait le baptême. A plus forte raison révéleraient-elles une autre présence pour le voyageur qui, surmontant son dégoût, n'y chercherait qu'un peu de fraîcheur. La liturgie ne *parle* qu'au regard de ceux qui, obscurément au moins, ont reçu *la Parole*.

Dès lors, ce n'est pas *l'homme de 1961* qui est appelé à s'associer à nos veillées pascales : c'est le *chrétien de 1961*.

Nous parvenons de la sorte à une définition plus précise de la difficulté pastorale qui nous était proposée : elle met en cause avant tout le comportement des croyants.

Il faut franchir un nouveau pas : ce n'est pas le fidèle qui fait la liturgie, suivant qu'il lui prêterait tel ou tel sens. Elle existe avant lui et en dehors de lui : elle correspond à une ins-

titution. En elle, c'est toujours l'Église qui s'engage et intervient. Du même coup *le croyant est appelé, chaque fois, à rejoindre et à faire sienne, à travers les représentations visibles, l'action de l'Église telle qu'elle se déroule hic et nunc.* On nous demande quelle est l'attitude du chrétien *d'aujourd'hui* ? Nous ne pouvons saisir celle-ci qu'en le situant au sein de *l'Église qui prie aujourd'hui.*

Il y a un aujourd'hui de nos célébrations pascales. Dans la plus petite de nos églises de campagne ou de ville, nos rites du samedi saint n'ont rien d'une simple reconstitution historique, à la manière d'un spectacle « Son et Lumière » ou de la Passion d'Oberammergau. S'il en était autrement, à la place de l'eau, des cierges, de l'huile, du pain ou du vin, il serait infiniment préférable de faire appel, avec toutes les techniques de l'art moderne, à des personnages qui figureraient Moïse, Jean-Baptiste, les Apôtres, les gardes romains du Calvaire et ceux du sépulcre, les Saintes Femmes, l'Ange de la Résurrection et le Seigneur Jésus, si on l'osait. Nous pourrions même les habiller dans les accoutrements de 1961 et leur prêter nos soucis et nos propos. Nous retrouverions ainsi la tradition des « Mystères » du moyen âge et voilà qui parlerait aux foules.

Malheureusement ces « Mystères » manqueraient et laisseraient échapper *le Mystère par excellence, celui qu'il n'appartient qu'à la liturgie d'accomplir parmi nous à chaque instant de l'histoire.* Au cours de notre vigile pascale, il n'y a pas simplement représentation de la mort et de la Résurrection de Jésus, mais présence du Mystère sauveur. Ce Mystère ne nous apparaît pas sous la forme concrète qu'il a prise une fois pour toute en l'an 30 de notre ère et qui ne se reproduira jamais plus. Il nous devient présent *in sacramento.*

Comme le rappelle *l'Exultet*, une certaine Nuit, bienheureuse entre toutes, a connu et garde pour toujours le secret du moment et de l'heure où le Christ est ressuscité des Enfers. C'est d'elle seule qu'il était écrit : « Et la nuit éclairera comme le jour. » Tel fut l'événement unique qui a enveloppé le Mystère en son origine. Lorsque aujourd'hui l'Église en célèbre la mémoire, la nuit de la Résurrection s'est évanouie à la manière d'un astre disparu. Toutefois, pour reprendre l'image de saint Thomas, son rayonnement n'a pas fini de parvenir jusqu'à nous. Ce qui est propre à la liturgie, c'est de nous rendre présente cette présence. En plus du *mysterium*

*repraesentatum*, à savoir la mort et la résurrection du Christ, il y a le *mysterium repraesentans*, c'est-à-dire l'action cultuelle de l'Église. Cette action confère au mystère de la mort et de la résurrection une contemporanéité, qui arrive à *travers des signes* auxquels servent de supports les humbles réalités terrestres de la parole, de l'eau, des cierges, de l'huile, du pain ou du vin. C'est le privilège du sacerdoce de l'Église, qui ne fait qu'un avec le sacerdoce du Christ, de susciter concrètement parmi nous ce renouveau de présence et de puissance.

La question pastorale qui nous préoccupe revient donc à ces quelques mots : *comment nos fidèles participent-ils à l'aujourd'hui du mystère de la mort et de la résurrection de Jésus, tel qu'il s'accomplit à travers les rites de la veillée pascale ?*

## II

La caractéristique d'un rite, c'est de signifier et, suivant une certaine mesure qu'il tient de son institution, d'accomplir. Tel est le principe thomiste. Si, en raison des circonstances ou de l'évolution d'une civilisation, ce rite devenait étranger à ce qu'il était destiné à traduire, il manquerait à sa fin. *Ce n'est pas le fidèle qui, en face de lui, cesserait de croire. C'est l'homme de 1961 qui, tout croyant qu'il soit, cesserait de voir.*

Est-ce le cas de notre liturgie de Pâques ?

En 1951, au lendemain de la première semaine sainte qui se soit déroulée conformément au nouvel *Ordo*, Dom Lambert Beauduin déclarait avec enthousiasme : « Je cherche en vain dans les rites antiques qui ont sanctifié tant de générations de chrétiens ceux dont la restauration constituerait un pur caprice archéologique ou une mise en scène inopérante... (Ils) se sont avérés pour le chrétien du 20<sup>e</sup> siècle tout palpitants de vertu surnaturelle et d'adaptation actuelle » (*La Maison-Dieu*, n<sup>o</sup> 26, p. 105). Le liminaire du même numéro de *La Maison-Dieu* saluait « un retour au passé (qui) s'accorde aux aspirations les meilleures du peuple chrétien d'aujourd'hui, aux conditions sociologiques de la célébration paroissiale, aux besoins d'un apostolat vraiment adapté ». Dix années se sont écoulées et voilà qu'une crise de la Vigile pascale se fait jour : en beaucoup d'endroit l'assistance des laïcs s'appauvrit, la lassitude

commence à s'emparer du clergé, on en arrive à douter de la portée concrète et de l'opportunité de cette célébration.

Ce que l'on met en cause, ce ne sont plus quelques détails anachroniques, qui étaient apparus d'ailleurs dès le début. Certains d'entre eux ne sont connus — et encore! — que des prêtres, tel dans le missel le petit texte en rouge qui nous prescrit, non sans humour, de tirer du silex le feu nouveau : « *excutitur ignis de lapide* ». D'autres rubriques sont d'application malaisée : on ne voit pas comment plusieurs centaines de personnes, sinon un ou deux milliers suivraient la bénédiction du feu, si celle-ci conservait strictement le caractère « privé » qu'elle doit revêtir. L'*Exultet*, si prestigieux qu'il soit, est trop long, même suivi par les fidèles dans un livret. Les deux dernières lectures demeurent à peu près inintelligibles pour une foule, l'aurait-on honnêtement préparée au Mystère qu'elle va célébrer. On pourrait ajouter d'autres remarques analogues : elles feraient état de difficultés réelles, mais dont aucune ni même toutes ensemble ne peuvent être tenues pour responsables d'une désaffection de la Vigile pascale.

Je ne pense pas davantage qu'il faille imputer celle-ci aux quelques contrariétés que rencontre la suite des rites, qui prévoient, par exemple, la proclamation des leçons de l'Ancien Testament devant le cierge allumé et rappellent de la sorte notre préparation à l'événement de la Résurrection, alors que nous l'avons sous les yeux. Que des liturgistes regrettent un déroulement chronologique, plus conforme à la Tradition, c'est leur affaire. Ni les fidèles, ni la plupart d'entre nous n'en souffrent, car la cérémonie comporte, de fait, une manière d'ordre vivant et non logique, de mouvement circulaire, par reprises et approches successives, qui chaque fois nous fait partir des origines de l'œuvre de Dieu pour nous annoncer son accomplissement. Cette illustration répétée du mystère n'est pas aussi opposée qu'il le paraît, à l'attente de la foi et au rythme du cœur.

Pour expliquer le malaise actuel qui n'en est heureusement qu'à ses premiers symptômes, il faut chercher ailleurs. Il a ses prétextes, mais il a aussi ses raisons.

La première de celles-ci tient chez beaucoup à *une sorte*

*de défiance croissante vis-à-vis du signe liturgique, tel que le passé l'a constitué.* Nous doutons qu'il exprime quelque chose pour l'homme d'aujourd'hui : qu'est-ce qu'un cierge dans notre civilisation ? Quand se frotte-t-on avec de l'huile ? Que vaut un bain limité à quelques gouttes d'eau sur la tête ? Nous voudrions autre chose. Nous voudrions qu'au lieu d'être aussi simple, aussi dépouillé et aussi élémentaire, le signe surgisse éclatant, décisif, irrésistible. C'est alors, pensons-nous, qu'il parlerait. La sensibilité moderne n'est plus faite aux demi-teintes. Elle est tendue à l'excès : éblouis par les réclames du néon, habitués au mouvement et à la couleur sous toutes leurs formes, harcelés de slogans brefs et clairs, nos contemporains ne voient plus, n'entendent plus, deviennent tout engourdis quand ils pénètrent dans la pénombre de nos églises. Tout se passe comme si nos rites parvenaient tout juste au seuil de la perception, sans pour autant d'ailleurs sortir toujours de leur énigme.

Il y a des prêtres qui pensent de la sorte et qui le disent. Il y en a d'autres qui, tout en le pensant, n'en disent rien, parce qu'il leur semblerait impie de contester une disposition de l'Église où n'a pas pu ne pas s'exprimer le souci que Dieu a du salut du monde. Ce à quoi sans doute les premiers répliqueraient qu'ils n'ont pas moins la foi que leurs confrères : seul « l'homme de 1961 » en eux ne comprend plus et proteste.

C'est donc à l'homme de 1961 qu'il faut nous adresser.

Imaginons pendant quelques instants une modernisation des signes liturgiques qui mette en œuvre les techniques récentes. Il serait facile, en choisissant un exemple grotesque, de ridiculiser par principe la tentative. Pour l'utilité du débat, accordons au contraire qu'un certain art et un tact indiscutable aient présidé à l'expérience. Je passe aussi sur les difficultés pratiques de réalisation : des bricoleurs professionnels, comme il n'en existe que dans le clergé, m'ont assuré qu'elles n'étaient pas grandes : des accus de 12 volts 14 ampères suffiront. Qu'arriverait-il, en effet, si notre humble et traditionnel cierge pascal était remplacé par un foyer de lumière, harmonieux et puissant, dont un projecteur de marine portatif constituerait la source ? Qu'y gagnerait-on ? Une impression visuelle non seulement plus intense, mais accordée à ce que nous offre un peu partout les spectacles modernes bien mon-

tés. Liturgiquement, quel en serait l'intérêt ? De suggérer aux fidèles *avec plus de réalisme* la gloire éclatante du Seigneur Ressuscité. C'est cette revendication *de réalisme*, précisément, qu'il faut discuter et mettre en cause.

Avant de marquer en quoi elle consiste et à quel point exactement elle s'attache, nous rappellerons rapidement trois conditions auxquelles, en tout état de cause, un signe liturgique doit satisfaire. Ce que nous allons exprimer est une sorte de doctrine commune, qui répond à la simple exigence du signe de faire voir.

D'abord tout signe liturgique possède sa matérialité. Il apparaît et prend place dans un certain cadre : notre église avec ses lignes et ses dimensions, plus précisément le chœur où nous officions. Il se détache avec sa forme sur un certain fond. Il est présenté à une foule. Il y a là tout un ensemble de données qui imposent au signe, comme à tout élément scénique, d'avoir, comme on dit en philosophie moderne, une certaine insistance.

En second lieu, pour que le signe fasse voir, il faut que la signification cultuelle qui lui est demandée ne soit pas arbitraire. Certaines correspondances sont impossibles : on ne suggérera pas la lumière avec de l'eau. C'est le langage de la création qui doit être mis en œuvre par nous, pour évoquer le monde de la grâce.

Enfin, en dehors de leur symbolisme primitif, certains signes ont reçu dans notre liturgie le pouvoir, par l'institution du Christ ou de l'Église, de nous renvoyer à la réalité invisible. C'est à l'intérieur du Mystère du Salut que cette portée surnaturelle leur a été accordée. Pareils rites ne parlent qu'à un homme qui se tient fermement dans la tradition catholique.

Aucun de ces points n'est nié parmi nous. Ils sont également accordés les uns et les autres. C'est maintenant seulement que va apparaître l'option des croyants, qui, « *en hommes de 1961* », nous disent-ils, souhaitent une réforme *réaliste* de la liturgie.

Tout signe implique une ressemblance et une différence avec ce qu'il exprime. C'est cette différence qu'on voudrait atténuer et réduire. On cherche à y pourvoir en accentuant la matérialité du signe ou en renforçant, par tous les moyens dont nous pouvons disposer, l'expression de son symbolisme primi-

tif. Ce sont d'ailleurs les deux seuls éléments sur lesquels on puisse agir du dehors. De la sorte on rapprocherait nos cérémonies de l'homme de 1961.

Toute l'histoire de la liturgie atteste que l'Église accepte et promeut elle-même éventuellement, une certaine mue, voire une mutation des rites. Il arrive parfois, en effet, que les trois premières conditions dont nous avons dit qu'elles étaient fondamentales se trouvent à ce point compromises, que le signe ne fait plus voir.

Mais le débat que nous soutenons, se situe en dehors de ces cas extrêmes. Il concerne un signe normalement constitué. Ce que nous discutons, c'est l'effort pour réduire du dehors, par un appel accentué aux ressources de notre monde, la disproportion entre le signe et le Mystère qu'il évoque.

La tentative est de soi désespérée. Il y aura toujours démesure entre le mode d'expression choisi — que ce soit un pauvre cierge ou un phare aveuglant — et le Soleil inaccessible dont nous célébrons la montée pascale.

Bien plus, de cet écart on ne peut pas dire véritablement que la foi soit blessée. Au contraire, s'il est permis d'oser ce mot, la foi l'aime. Car c'est elle qui a le privilège de franchir l'abîme ouvert. Elle part du signe qui lui est nécessaire, mais au-delà du signe elle rejoint son Seigneur et le trouve, tel qu'en lui-même, intouché. Et c'est sa joie.

Dès lors, il est contre-indiqué, me semble-t-il, d'attendre de l'Église, sous prétexte que nous sommes au 20<sup>e</sup> siècle, qu'elle s'éloigne des symboles empruntés aux réalités terrestres élémentaires : le pain, le vin, la lumière, l'eau. Plus le symbole est simple et dépouillé, plus il est favorable à l'initiative de la foi chez les croyants. Plus il respecte le domaine religieux qu'il entrouve. Imagine-t-on le salon d'exposition que deviendraient nos églises s'il fallait, d'année en année, faire passer dans notre liturgie les dernières créations de la technique ? Qu'espérerait-on apporter de la sorte aux fidèles ? A quoi rimerait cette frénésie utilisatrice ?

La part du croyant doit être, à tout prix, préservée dans la restitution et l'interprétation des signes sacrés. C'est un grand service que nous rendrons par contrecoup à notre civilisation elle-même. L'homme de 1961 n'est que trop tenté d'effacer du monde tous les signes, pour s'égaliser aux choses et les pos-

séder. En perdant le sens des signes, non seulement notre époque s'exclurait d'innombrables domaines qu'on ne saurait ouvrir avec une autre clef, mais elle consacrerait la démission de l'homme dans ce qu'on pourrait appeler la genèse du monde. Plus est vive la personnalité humaine, plus elle est attentive aux moindres vestiges : quelques traits même fugitifs lui suffisent pour accomplir son œuvre et appeler à la présence ce qui n'était que suggéré. Seuls la paresse ou le refus de l'homme d'être lui-même expliquent la surcharge des signes en notre temps.

Le même péril menace notre liturgie. Avec Dom Lambert Beauduin, je pense que *dans l'ensemble* les rites traditionnels de notre vigile pascale correspondent à l'attente du croyant du 20<sup>e</sup> siècle, à *une condition toutefois qu'il accepte lui-même de remplir sa tâche et d'exister*. Exister en l'occurrence, c'est accomplir le passage surnaturel du signe au Mystère. Nul toutefois ne peut y prétendre, qui soit habituellement absent du Mystère. La désaffection naissante que nous constatons en maints endroits à l'égard de la vigile pascale, ne tiendrait-elle pas d'abord à ce que nous sommes loin encore d'avoir annoncé à nos paroissiens le mystère de la Résurrection comme il conviendrait et que du même coup l'illustration liturgique leur en échappe, tout autant que leur est malaisée la remontée du signe à ce qu'il évoque ? La raison première de la crise n'est-elle pas là ? C'est ce que je voudrais examiner avec vous maintenant.

### III

Pâques, c'est chaque année une fête, un triomphe. Tel est le premier caractère par lequel l'événement se traduit. La joie pascale ne peut pourtant que laisser indifférents trop de chrétiens, dont, paradoxalement, la foi n'est guère touchée par le fait que Dieu a ressuscité Jésus et l'a fait Seigneur, pour parler comme saint Pierre. Ainsi que l'expliquait, au 2<sup>e</sup> siècle, le pseudo-Clément, au début de son homélie : « Si nous n'avons de Jésus qu'une pauvre idée, nous n'espérons recevoir de lui que de pauvres biens. C'est péché que d'en écouter l'annonce comme de pauvres biens et c'est péché que d'ignorer d'où nous avons été appelés, — par qui — et pour quel sé-

jour. » L'ignorance religieuse est encore si forte autour de nous et la foi si aveugle, qu'il faut voir là un obstacle primordial. Nous n'enseignerons jamais assez. Je ne pense pas être le seul parmi nous à voir entendu des paroissiens, bons pratiquants par ailleurs et qui communiaient, demander que de préférence on ne leur parle pas de la Résurrection : ils avaient peur qu'elle n'ait été qu'un songe.

Des prêtres amis ne m'en voudront pas de rappeler qu'à une session de pastorale, ils signalèrent avec insistance, en accord avec leurs confrères, qu'on ne leur avait jusqu'alors enseigné que trois mystères : la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption et qu'il leur semblait nouveau d'entendre parler de la Résurrection comme d'un Mystère.

Si tel a pu être le traitement infligé au Mystère de la première Pâque, qu'a-t-on fait du Mystère cultuel qui chaque année le commémore, le reprend et le rend présent parmi nous ? A quel genre de cérémonie a-t-il été réduit ? La merveilleuse certitude ne s'est-elle pas trouvée voilée, que *célébrer la résurrection, ce n'est rien moins que ressusciter liturgiquement ?*

Qu'est-ce à dire : ressusciter liturgiquement ? C'est à coup sûr ressusciter *in sacramento, in mysterio*, mais avec cette précision que le mystère, en l'occurrence et suivant la meilleure tradition, est essentiellement liturgique. Il s'accomplit dans et par la célébration de la liturgie. Voilà ce qui nous arrive, à nous et à nos fidèles, dans la moindre des églises, où prend place la vigile pascale.

Nous savons depuis toujours que le Christ y intervient immédiatement avec la toute-puissance de sa passion et de sa résurrection, au cours du baptême des adultes et de l'Eucharistie. Ce serait déjà assez pour y reconnaître un moment privilégié. Mais ce que nous oublions parfois, c'est que l'Église aussi, bien qu'avec de moindres ressources, nous rend présent et agissant ce même Mystère, à travers les multiples rites qui l'annoncent. A *l'ex opere operato* se joint *l'ex opere operantis Ecclesiae*, ce qui mérite d'être considéré. Le tout s'offre à nous comme un appel actuel, universel et opérant à ressusciter.

Il ne faut pas nous représenter les choses à l'envers. Le

croisant de 1961 s'imaginerait volontiers que c'est lui qui, au cours de la célébration liturgique, doit signaler au Seigneur sur quels points faire descendre sa Résurrection, car qui est informé des besoins de la terre, sinon l'homme ? Or avant même que cet homme ne cherche sa propre Résurrection, la Résurrection le cherchait. C'est la Résurrection qui, par l'initiative de Jésus et le sacerdoce de l'Église, vient à nous et nous sollicite, là où nous sommes réunis, pour s'emparer de toutes nos puissances connues et inconnues. Dieu nous ressuscite toujours le premier. *Nous ouvrir à cette Résurrection sous toutes les formes où les rites nous la communiquent, c'est cela, notre fête de Pâques.*

Le croyant de 1961 est inquiet de son aujourd'hui, parce que le monde n'a sans doute jamais recelé tant de promesses ni tant de périls. L'aujourd'hui du Mystère liturgique de Pâques, chaque fois que nous le célébrons, enveloppe et dépasse toujours nos impatiences ou nos requêtes. Comme dit saint Jean, Dieu est plus grand que notre cœur.

Notre époque a découvert le sens de l'histoire : où vont les temps ? Quelle œuvre sont-ils l'un après l'autre chargés d'accomplir ? D'où les événements que traversent les peuples tireront-ils en définitive leur ordre et leur fécondité ? L'Église n'a pas attendu que cette question soit soulevée devant elle pour proclamer : « Le Christ hier et aujourd'hui, — commencement et fin — Alpha et Oméga — A lui les temps — A lui les siècles — A lui la gloire et le Royaume — durant les siècles des siècles. Amen. » Alors qu'on imaginait encore récemment que l'histoire de l'homme se déroulerait un jour sans chaos ni catastrophe, une clairvoyance impitoyable a fait place aujourd'hui à cette illusion millénariste. On sait que les nations, au sens biblique, comme les individus doivent sortir à chaque instant des ténèbres pour émerger à la lumière. C'est la leçon d'un certain existentialisme. A ce titre, notre liturgie du *Lumen Christi* est pleine de vertu et de force. Alors que la quasi-totalité des catholiques ne connaissent de Jésus que l'image crucifiée, il est d'une importance primordiale qu'ils constatent à travers le symbole de la nuit et de la flamme, que le Christ est vivant. L'honneur que nous accordons rituellement au cierge pascal et qui étonne bien des assistants lorsqu'ils nous le voient porter, dresser sur un socle, encenser, doit les aider à découvrir, sous son rayonnement triomphant, le

visage inépuisable du Seigneur : il a vaincu les puissances obscures, il domine les dominateurs, il règne au-dessus de tous les empires de ce monde. Il importe à tout prix qu'il y ait parmi nous de multiples représentations de Jésus : si l'une d'elles exerçait un empire exclusif, nous serions proches de l'hérésie. La liturgie du cierge pascal doit contribuer à restituer à la foi sa véritable dimension libératrice.

Il n'est pas jusqu'à l'humilité de cette flamme au sein de l'immense nuit du monde qui ne soit propre à toucher nos contemporains. Ceux-ci sont en effet partagés : alors que de prime abord ils semblent n'attacher de prix qu'aux manifestations de puissance et s'ingénient à se terroriser mutuellement, ils n'ont pas exclu du fond de leur cœur l'autre éventualité, celle dont ils concèdent habituellement que seule elle serait digne de l'histoire : l'absurde et invincible espoir veille en eux que les pauvres et les petits sauveront l'aventure humaine. Il y a quelque chose de cette attente dans l'attention qu'ils portent à l'homme de la rue, et, sous un certain angle, jusque dans leur façon d'interroger le fait divers. Notre siècle des masses est prêt à être bouleversé par l'apparition d'un seul témoin et d'ailleurs il l'est périodiquement : nous n'avons qu'à nous souvenir de l'émotion provoquée récemment par le meurtre lointain d'un individu, aussi équivoque pourtant, que Lumumba. S'il s'agit là d'une idée chrétienne, « devenue folle », n'hésitons pas à mettre en évidence la vérité dont elle est née.

La liturgie pascale, si proche de l'histoire, annonce et amorce indissolublement la transfiguration du cosmos. L'homme n'est plus séparable aujourd'hui de l'univers, non pas simplement parce qu'il l'explore dans ses plus larges dimensions, mais parce qu'à force de le transformer par son travail, il a fini par lier son sort à lui. Le monde a pris une nouvelle dignité qu'il tient de l'homme. Après avoir été pendant des millénaires un adversaire redoutable, il est devenu un compagnon et un ami. Cette association du cosmos à l'homme est conforme aux perspectives du Mystère de la Résurrection. Non certes que nous soyons convaincus que le monde et l'homme, emportés par le seul progrès, se sauveront eux-mêmes. L'orthodoxie catholique est même exactement contraire : elle stipule qu'il n'y aura pas de nouveaux cieux ni de nouvelles terres, sans

qu'interviennent d'en haut la « récapitulation » et la métamorphose de toutes choses dans le Christ. Le Christ demeure, absolument, bien que sous des modes divers, la Tête de tout ce qui est Corps. C'est la prophétie de cet accomplissement qui est rappelé avec force dans la Vigile pascale. Mais la délivrance est commencée.

Pendant que l'assemblée des fidèles prie dans nos églises, une grâce merveilleuse envahit leur foyer et leur ville ou leur village, leur peuple et le monde entier. Ainsi que l'écrit Jungmann, à cette heure solennelle entre toutes, ce sont leur maison, leur atelier ou leur ferme, qui sont touchés par « le Christ notre Seigneur », ce sont la lumière et l'huile, l'eau et le vin, les fruits et les semences, le bétail et les champs; ce sont les œuvres innombrables fabriquées par l'homme. « Le monde est à vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu. » Quand la foule quitte le lieu saint dans l'aurore de la Résurrection, une nouvelle jeunesse s'est répandue sur toute la terre.

Qu'il s'agisse du sens de l'histoire ou de la transfiguration du monde, c'est partout *la toute puissance de Dieu* qui éclate. « Dans la sainte fête de Pâques, écrit encore Jungmann, le Verbe de Dieu est à l'œuvre comme Pantokrator, comme régénérateur, il recrée tout. » Il est le Soleil monté à l'horizon. L'Église ne tient pas simplement à l'affirmer : elle le décrit et l'illustre. Elle rapporte toutes ces manifestations à la *Parole de Dieu*. La Parole a créé le monde et tout disposé avec ordre; c'est sur la Parole qu'après la chute a été fondée l'alliance; c'est à l'intérieur de la Parole que tient le Mystère du salut. Cette synthèse est essentielle à nos contemporains. Ils s'épuisent désespérément à la recherche d'une eschatologie. Marxistes ou technocrates, ils essaient d'anticiper la consommation des siècles. Ils cherchent à voir : ils voudraient tenir déjà l'achèvement, c'est-à-dire la perfection de toutes choses. L'Église répugne à confier aux fidèles une espérance obscure : elle veut qu'ils ouvrent les yeux. Le Mystère, dans la religion catholique, n'est pas ce qui se cache, mais ce qui se révèle autant qu'il peut. C'est pourquoi une Vigile pascale qui n'aurait pas apporté *hic et nunc* aux participants un approfondissement de la Parole aurait en partie manqué son but. C'est la Bible que l'Église en ce jour-là met à nouveau entre les mains des croyants.

Au cœur de la résurrection universelle, il y a l'homme. Non seulement un esprit, mais un esprit et un corps. Le vieux jeu de mots grec *soma, sema* est périmé : le corps n'est plus un tombeau : il est une demeure. L'Esprit de Dieu doit venir pour en expulser les démons, la balayer et la nettoyer jusque dans ses recoins. La sanctification des profondeurs a toujours été une nécessité, mais notre époque psychanalytique l'atteste à nouveau et souvent bien malgré elle. Il ne suffit ni d'une doctrine abstraite ni d'une technique, pour nous sauver : il y faut un sacrement qui s'empare du corps et de l'âme. Au plus secret de nous-mêmes, les pulsions instinctives doivent retrouver un ordre au sein du mystère de la régénération. Le baptême n'est pas un rite anachronique : jamais hommes, sans doute, autant que ceux qui nous entourent n'ont été angoissés de leur culpabilité. Pour la vaincre, certains n'ont trouvé d'autre ressource que de proclamer, comme Camus, « leur invincible innocence », de telle sorte qu'à côté de la pathologie du remords, nous avons aujourd'hui une pathologie de l'innocence. Le sens chrétien de la faute est seul capable de situer exactement nos responsabilités. Mais il ne suffit pas de les avoir plus ou moins circonscrites, il faut que nos souillures soient effacées. Il faut que nos tendances persistantes au mal soient redressées par une discipline. La nuit de Pâques, nous nous rappelons les uns aux autres que nous sommes le peuple qui, à l'appel de son Dieu, a traversé les eaux de la mer Rouge, nous sommes passés de la mort à la vie. Ainsi se renouvelle la grâce de notre vocation, qui est d'affronter la marche à travers le désert, inlassablement, jusqu'à la fin des temps, mangeant notre pain dans la main même de Dieu et désaltérés à tout instant à la source jaillissante du Rocher qui marche avec nous, c'est-à-dire le Christ.

Étrange humanité pourtant qui bénéficierait d'un tel salut et qui, bien qu'il soit surnaturel, lui attribuerait une cause aussi vague qu'aux phénomènes de la nature ! Notre Sauveur, c'est Quelqu'un. Notre Agneau pascal, le Christ, a été immolé. Il est à l'origine de notre libération. Impossible de célébrer sa Résurrection, sans rappeler son sacrifice au Calvaire. En son sang une nouvelle alliance nous a été donnée. C'est le repas de l'alliance qui se déroule dans nos églises, le soir du samedi saint. Nous sommes devenus, comme dit l'épître de saint Pierre, « une race élue, un sacerdoce royal, une nation

sainte ». La communauté de grâce confirmée et éprouvée dans le repas pascal doit nous mener à vivre en peuple chrétien, c'est-à-dire à souffrir — avec — le Christ, à mourir — avec — lui et à ressusciter — avec — lui. Tandis que le Corps déjà ressuscité du Seigneur transmet sa résurrection à nos corps encore mortels qui le reçoivent, la loi du Corps du Christ remplace la loi de notre propre corps. Ainsi nous préparons-nous dans un même esprit au festin messianique de la fin des temps : « Je veux que vous mangiez et que vous buviez à ma table en mon Royaume » (Luc 22, 30).

Peut-être certains penseront-ils qu'il est impossible de communiquer à un homme de 1961 pareille certitude. Pourtant ceux qui nous entourent sont hantés par l'absolu. A plus forte raison, les croyants. Ils sont plongés dans la mort et dans l'angoisse. C'est dès maintenant qu'ils veulent passer à la vie. La mort tient une place unique dans notre civilisation. Non seulement parce que celle-ci est meurtrière, mais parce que la mort demeure irréductible. La science peut la répandre, mais non la détruire. Elle représente le défi insurmontable adressé à la puissance de l'homme. Jamais scandale n'a pareillement hanté les esprits et troublé les cœurs. Que notre foi l'ait vaincue, doit constituer notre annonce première. Nietzsche nous reprochait déjà de n'avoir pas l'air d'être assez sauvés. De Pascal, qu'il combattit avec acharnement, il écrivit pourtant : « Je l'aime presque. » Le chrétien n'imagine pas combien, au milieu des haines et des contradictions, il est aujourd'hui sur le point d'être compris. On ne peut à coup sûr reprocher aux prêtres de ce siècle de manquer de dévouement : peut-être parfois pourrait-on leur reprocher de manquer de message ?

En vérité, nous ne saurions mieux faire à l'heure où nous sommes, que de rappeler au peuple assemblé cette nouvelle extraordinaire que le Mystère toujours actuel de la Résurrection dans notre liturgie vient jusqu'à nous.

DANIEL PÉZERIL.